



Gaïa



# Plancher japonais

Jean Cagnard

# Plancher japonais

Jean Cagnard

Trouver sa place n'est pas une mince affaire quand on cherche l'endroit où vivre.

Le jeune homme comprend vite qu'aucune maison ne lui conviendra jamais. Sa vieille Ford break est bien une habitation à elle seule, mais peut-être insuffisante. Alors pourquoi pas s'enfoncer dans les bois et y dresser un tipi. C'est presque aussi simple que d'enfiler un grand vêtement.

Éloge d'un mode de vie poétique et rock'n roll, un roman nerveux et contemplatif, sur les traces de Thoreau et scandé par les riff de guitare de Neil Young.

Né en 1955 en Normandie, **Jean Cagnard** a migré dans les Cévennes, et publie depuis 1990 de la poésie, des nouvelles, des romans.

Auteur dramatique et metteur en scène, il travaille avec différentes compagnies dont la sienne, « 1057 roses », et écrit aussi pour des clowns, du théâtre de rue ou de marionnettes.

## Plancher japonais

Du même auteur

Chez le même éditeur

*Le voyageur liquide* (roman, 2011)

*L'escalier de Jack* (roman, 2012)

*Grosses joies* (nouvelles, 2014)

Chez d'autres éditeurs

Roman

*Le funambule approximatif*, Éditions Presses de la Renaissance (1992)

Nouvelles

*L'hémisphère d'en face*, Éditions l'Âge d'Homme, Prix Prométhée (1990)

*L'homme, l'homme, l'homme et l'homme*, Éditions Deleatur (2001)

*Dans le véhicule rouge*, Éditions Deleatur (2002)

Poésie

*L'arête centrale du caillou*, Éditions Unimuse, Prix Casterman (1996)

Théâtre

*Un cerf-volant sur l'avant-bras*, Éditions Comp'act (1999)

*Des papillons sous les pas*, marionnettes, Éditions Arketal (2000) ; peintures Rolf Ball, Éditions du Bonhomme Vert (2007)

*Une douce insulte*, théâtre de rue, Éditions Théâtrales (2001)

*Les gens légers*, acteurs et marionnettes, Les carnets de la marionnette, Éditions Thémaa-Théâtrales, 2004 ; Éditions Espaces 34 (2006)

*Bout de Bois*, marionnettes, Éditions du Bonhomme Vert, images Martin Jarrie (2005)

*Une colère immense et minuscule*, L'Arsenal numéro 1 (2005)

*L'avion*, suivi de *De mes yeux la prune*, Éditions Espaces 34 (2006)

*L'entonnoir*, marionnettes, Éditions Théâtrales Jeunesse (2007)

*L'endroit jamais*, Argument poétique, dans *Court au Théâtre 2*, Éditions Théâtrales Jeunesse (2009)

*Le menhir*, Éditions Théâtrales (2010) (Finaliste du Grand Prix de Littérature Dramatique 2011)

*À Demain ou La route des six ciels*, Éditions Théâtrales Jeunesse (2010)

*La distance qui nous sépare du prochain poème*, texte-poème, Éditions Espaces 34 (2011)

*Au pied du Fujiyama*, Éditions Espaces 34 (2015) (Finaliste du Prix Collidram, 2016)

*L'inversion des dents*, Éditions Espaces 34 (2016)

Autres

*Itinéraire d'auteur N° 10* : Jean Cagnard, Entretien avec Claudine Galéa, Éditions La Chartreuse (2007)

Jean Cagnard

Plancher japonais

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Illustration de couverture :  
© 123RF/Kelly Nelson

---

© Gaïa Éditions, 2016.

ISBN 13 : 978-2-84720-711-8

*Pour l'architecte et sa famille*  
*Pour ceux qui marchent au bord de la rivière*  
*Pour Ida, qui a posé le doigt dessus*





« *Cou coupé court toujours* »

*Béatrix Beck*



## *Première partie*

### TU FAIS COMME MOI

À bord de sa voiture, le jeune homme parcourt la montagne à la recherche d'une maison. Il conduit lentement pour se donner le temps d'observer. Il ne voudrait pas passer à côté de l'occasion. C'est la première fois qu'il se lance dans ce type de recherche et il lui faut appréhender la manière dont une habitation est susceptible de se déclarer sur le marché de la location à trente ou cinquante mètres de distance. Un certain regard. Il ne sait pas trop ce qu'il veut, bien plus ce qu'il ne veut pas. Comme dans les contes pour enfants où l'innocence est reine, il est persuadé qu'il la reconnaîtra quand il la verra.

Pour le moment, il habite en ville, plus exactement dans le petit studio de sa petite amie où il finit par se trouver à l'étroit. Ce n'est pas tant la surface habitable – vingt-cinq mètres carrés – que le contexte lui-même. Il ne comprend pas très bien comment on peut vivre entouré de tellement de murs, le concept de la cité. Même lorsqu'il sort pour marcher, le plus souvent possible, le jeune homme se sent oppressé. Trop de

barrières le séparent du silence et des rêves ; de la courbe de l'horizon vers laquelle, contrairement à ce qu'on dit, tout grandit et où tout peut advenir, les désirs comme les apparitions. Il passe beaucoup de temps au jardin des plantes où se concentrent des essences protégées mais aussi des statues dans lesquelles il reconnaît une part de ses réflexions. Et quand il lève les yeux, il ne croit pas un instant à ce qu'il voit, qu'il puisse parvenir quoi que ce soit de ce ciel-là, qu'un tel ciel puisse recevoir quoi que ce soit. On dirait un morceau de polyuréthane. Et il faut une forme d'abnégation trop particulière pour accepter que ça vous traverse les pensées et les poumons sans dommage.

Le jeune homme a rejoint sa petite amie en ville parce qu'elle poursuit des études de sage-femme et qu'ils sont amoureux. Comme le jeune homme est globalement sans domicile fixe, les choses se sont naturellement agencées dans ce sens-là (on voit mal poursuivre des études au sens littéral du terme, à bord d'un véhicule à moteur). En dehors des matières intellectuelles qui la concernent plutôt elle, ils ont un programme commun assez édifiant. Ils font ça chaque fois que c'est possible, dans la journée, entre ses cours, plusieurs fois la nuit et pour que ce programme spécialisé soit rendu possible, on n'a rien trouvé de mieux que la proximité. Ils sont jeunes, en pleine santé, avec une imagination féconde. Comme dans les contes de fées où l'innocence est reine, ils n'en reviennent pas des façons de procéder.

Ce n'est pas leur première expérience sexuelle à l'un et à l'autre, mais cette fois il y a comme une accélération où entrent l'expérience et la beauté et c'est comme un lac qui serait devenu un océan. Les deux amants parlent bien davantage avec leurs sexes qu'avec leurs bouches, si l'on peut dire, un langage en tous points incontestable.

La voiture du jeune homme est une vieille Ford break diesel dont le compteur approche les 420 000 kilomètres et qu'il maintient en vie aussi jalousement que les os cristallins d'une aïeule grâce à un art réinventé de la perspective et du fil de fer. Ensemble, ils avancent sur des routes désertes, entre des parois rocheuses, traversent des forêts de chênes verts, des villages, longent des lits de torrents songeurs, coupent et recoupent des traces de sangliers ou de chevreuils, comme des embardées de nuages. Le jeune homme a toujours aimé déambuler et il trouve là une belle forme d'appartenance. Il n'a jamais été autant chez lui que sur la route. Quelquefois il repère une maison qui semble inhabitée et il s'arrête. Il l'observe, regarde les environs, s'imagine vivre là. Il ne descend pas de voiture, qui est déjà une habitation et qui semble le retenir d'en prendre une autre. Il repart, reprend la route où les questions ne se posent plus. C'est certain qu'il a sa manière à lui. On peut se demander ce qu'il cherche vraiment.

Après quelques jours, il comprend qu'il pourrait rouler sur la lune et s'enhardit, cherche les propriétaires. Quand il les trouve, il pose la question. On le regarde des pieds à la tête. C'est chargé de sous-entendus. Qu'est-ce qu'il croit ? On dirait que le jeune homme ne frappe jamais à la bonne porte. Qu'il s'arrange pour choisir la plus mauvaise, croyant avec sincérité qu'elle pourrait être la bonne.

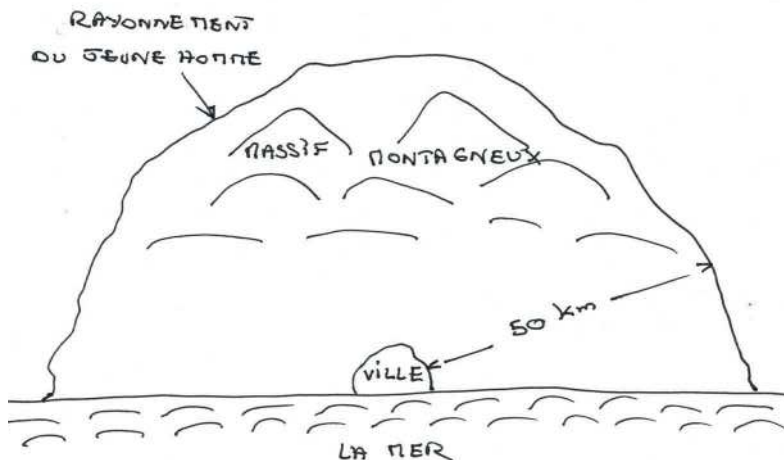
Il ne lui est jamais venu à l'idée d'entrer dans une agence et de consulter les offres de location. Il n'a pas beaucoup d'argent à mettre dans le loyer et il sait qu'il doit trouver une « affaire ». Quand tu veux de l'or, tu ne te rends pas dans une banque pour en acheter, tu vas plutôt traîner tes pieds dans la rivière la plus proche où il arrive qu'une pépite grosse comme un dé à coudre roule entre les cailloux.

Il a été convenu avec la petite amie qu'il rayonnerait autour de la ville sur une distance de cinquante kilomètres environ, à relative proximité, qui leur permettra de rester facilement en contact quand il sera installé. Comme la ville est proche du bord de mer, il a d'abord commencé par sillonner les plaines du littoral, sans grand enthousiasme – trop de routes, de pylônes électriques, de civilisation –, remontant progressivement dans le massif montagneux où les raisons d'espérer grandissaient tandis que les voies d'accès s'amenuisaient.

Quand on prend un peu de hauteur, on s'aperçoit

que la zone de prospection du jeune homme dessine un demi-cercle à partir de sa petite amie (*voir croquis*). C'est très clair pour les aviateurs et si le fait est relevé c'est qu'il annonce la suite. Comme si le jeune homme dessinait un schéma grandeur nature avant de le ramener à l'échelle intime. Un prototype. Comme si sa voiture était un crayon, le genre de crayon dans lequel un corps humain peut tenir entièrement pour édifier ses traces et les comprendre ; écrire ce qu'il croit, et surtout ce qui s'écrit à ses dépens. À l'instar de bien des aventures humaines, une petite partie du jeune homme semble savoir où elle va tandis que la plus grande partie est ignorante et aveugle. Comme ne cesse de dire l'autre : aller quelque part permet de parvenir ailleurs.

Le jeune homme passe ses journées sur les routes, et quand le ciel commence à s'assombrir – assez tôt, on est



en janvier – il rentre en ville. C’est comme un travail. Qu’il accomplit du mieux qu’il peut et qu’il quitte sans regret. Chaque fois, il est épuisé. Bien davantage qu’à la sortie de boulots bien plus éprouvants qu’il a pu effectuer. On dirait qu’il vient de décharger trois semi-remorques de poêles à frire chaudes. Quand il arrive dans le studio, sa petite amie est inmanquablement penchée sur de mystérieuses sciences. Lui-même n’a jamais poursuivi d’études. Il a accompli le minimum avant de tirer un trait sur l’affaire et il garde un respect particulier pour les gens qui procèdent de façon presque religieuse aux ablutions de la connaissance. Le plus souvent ils font l’amour tout de suite. Ensuite, elle réfléchit mieux parce qu’elle est nue et parfaitement détendue, et lui fait à manger, un tissu autour des reins, en lui racontant sa journée. En échange, il entend des mots fantastiques comme épisiotomie ou péridurale. Haptonomie. Qui lui semblent aussi exotiques que des oiseaux bariolés, mais qui faute de perchoirs appropriés dans son esprit finissent par s’enfuir sous la forme de merles ou de corbeaux.

La petite amie ne dit pas grand-chose sur le déménagement potentiel du jeune homme. On ne sait pas si elle est contente d’avoir à terme une résidence secondaire, ou si elle déplore de voir s’achever leur vie commune. C’est vrai que ce n’est pas grand chez elle. Elle a loué avant de le connaître et ça a tenu le coup parce qu’ils sont si souvent imbriqués l’un dans l’autre que l’espace



vital n'a pas eu à en souffrir. Depuis toujours, les débuts de l'amour défient les volontés naïves du marché immobilier qui se voue coûte que coûte à l'extension. Aux premiers jours de la nouvelle année, le jeune homme a parlé de partir habiter en dehors de la ville. Et si la petite amie a souffert de sa décision, elle ne l'a pas dit. C'est une union libre, non ? Elle n'a pas proposé de partager un appartement. Sans doute sentait-elle que ses arguments ne tiendraient pas face au « sauvage », comme elle l'appelle quelquefois. Il ne semble pas possible de pouvoir le raisonner sur certains sujets. Il est apparu sans qu'on s'y attende ; il repart de la même manière.

Au milieu de la deuxième semaine, à la sortie d'un village, le jeune homme reconnaît une maison qui se juxtapose de façon troublante avec celle de ses rêves. Murs en pierres, tuiles canal, à l'écart, avec une terrasse et un verger. Tout de suite, il a l'œsophage brûlant. La rivière a livré sa pépite ! Et quand il se renseigne auprès de la première personne qu'il rencontre, un vieux monsieur avec une canne, c'est justement le propriétaire. Il a de la chance, le dernier locataire a quitté les lieux en urgence trois jours plus tôt pour Brest où l'attendait un emploi. « Brest, tu te rends compte ? » dit le vieux comme s'il s'agissait de l'Amérique au temps des caravelles. La maison est simple et meublée et plutôt lumineuse pour une vieille bâtisse. Il y a aussi un jardin sur l'arrière avec des poireaux d'hiver gros comme des

manches de pioche. Le prix est dans les possibilités du jeune homme. Au moins pour quelques mois. C'est très tentant. L'affaire pourrait se conclure immédiatement. Le vieux fait confiance, tend la main pour sceller le marché. Mais il y a comme une accélération trop brutale et plutôt que de se réjouir, de broyer les vieilles phalanges, le jeune homme éprouve de la peur. « Je vais réfléchir », dit-il. Sachant que c'est tout réfléchi. « Réfléchir quoi ? demande le vieux. C'est bon, tu es chez toi. » « Je vais réfléchir », répète le jeune homme.

De retour dans sa voiture le jeune homme commence à trembler. Il sent encore la peur, la torsion dans le ventre qui remonte maintenant en surface comme d'innombrables petits cristaux électriques crépitant autour de lui. Pour la première fois de sa jeune vie, il comprend qu'il ne contrôle pas tout et ce n'est pas très rassurant pour la suite, le demi-siècle qui arrive. Il sait désormais qu'aucune maison ne lui conviendra et il se voit rouler indéfiniment. Avec une précision qui l'étonne, il peut énumérer les lieux où il a habité, beaucoup d'endroits pour un homme si jeune. Mais les événements se sont déroulés de telle manière qu'il a toujours été hébergé, souvent chez des amis, des personnes de rencontre aussi, sa sœur même, payant un loyer en arrangements, souvent des travaux. C'est encore le cas avec sa petite amie (mais peut-on parler de travaux ?). C'est la première fois qu'il prend à son compte les conventions des autres et on dirait que ça

ne marche pas. Il lui est arrivé d'attendre trois jours au bord de la route avant qu'une voiture se décide à l'embarquer, au cœur de l'hiver, et jamais il n'a éprouvé un aussi puissant sentiment de solitude qu'à la perspective de pénétrer dans des murs anonymes. Quel animal donnerait de l'argent pour entrer dans une cage ? Sa petite amie a raison, c'est un sauvage.

Désormais, le jeune homme part le matin à la recherche d'une maison qu'il ne trouvera pas. C'est un drôle de sentiment. Il pourrait s'arrêter là, imaginer autre chose. Mais c'est comme s'il était pris dans une mastication supérieure à sa volonté. Il roule à présent sans but particulier, s'arrête souvent, soulève le capot de la voiture, comme s'il était nécessaire de ménager la mécanique. Il contemple le moteur graisseux et incroyable. Ce n'est pas de ce côté-là que les choses vont lâcher. Il revoit son dernier travail avant l'hiver, six semaines de décuvaage du raisin en fermentation à la fourche, torse nu et en bottes dans les relents de macération carbonique, les muscles lumineux de suractivité, enchaînant les cuves pendant douze heures d'affilée, un boulot de fou mais au final une paie égale au triple d'un mois ordinaire et de quoi voir pour un moment à l'entrée de l'hiver. Le jeune homme repense à celui qu'il a été quelques semaines auparavant, une machine efficace alimentée par des rêves, et celui qu'il est devenu, au pied des mêmes rêves, et presque sans force.

La petite amie finit par s'étonner. Elle n'est pas très

pressée que les choses évoluent parce qu'elle aime beaucoup les soirées qu'ils s'organisent tous les deux et elle sait qu'alors tout changera. Ce sera la fin d'une certaine beauté. Elle mesure combien ses facultés intellectuelles ont progressé depuis que son sexe est devenu érudit et elle craint d'absorber les connaissances avec moins de virtuosité par la suite. Mais elle sent une forme d'étrangeté se mêler à la réalité. Elle-même a trouvé son studio en deux jours. « Tu es difficile, dit-elle. Le truc parfait n'existe pas. » « Si, dit-il, regarde-nous. » Alors elle rit parce que bien sûr il a raison, même s'il a botté en touche. Mais un peu plus tard, alors qu'elle semble ne plus y penser, elle se fait à nouveau entendre.

– Si j'étais une maison, dit-elle, je ne voudrais pas de toit.

C'est une philosophie très personnelle et beaucoup trop poétique de la part d'une personne qui use plus naturellement d'un langage établi et le jeune homme la reçoit avec beaucoup d'étonnement. Il serait encore en train d'en chercher le sens si une légère variation ne s'était fait entendre, à retardement. Il est vrai que depuis des mois, les préoccupations de sa petite amie tournent autour du plus vieil habitant de la terre, l'enfant dans sa mère, et qu'elle devient lentement spécialiste d'une forme incontestable de perfection en termes de location.

– Si j'étais une maison, je ne voudrais pas de toi.

Ça dure plusieurs jours ce petit cinéma, peut-être quatre ou cinq. C'est long, cinq jours de figuration. Le jeune homme part le matin au travail et revient le soir après le travail, mais sans avoir travaillé. C'est assez subtil. Il faut la fibre artistique. Il met beaucoup d'enthousiasme à paraître normal, partir et revenir surtout. On dirait qu'il vient d'être licencié et qu'il continue comme si de rien n'était sur la voie royale de l'économie libérale, de peur de se briser, avec femme et enfants de verre, traites à payer de verre, études et vacances de verre, etc. de verre. Le jeune homme roule, dort, regarde le ciel, contemple des ruisseaux, boit des cafés, vole dans les supermarchés, siphonne sa part de gas-oil. Ça coûte cher le temps mort, le chômage. Il faut s'arracher, se surpasser à chaque instant. Il continue de repérer les maisons à louer, de les estimer, pas rancunier, tant qu'on ne lui demande pas de frapper à la porte. N'est-il pas dit qu'elles ne veulent pas de lui ?

Plus sûrement et sans s'en rendre compte, il devient un habitant des montagnes, à sa manière. Il est là. On le voit. Il s'incorpore. Certains rapaces l'ont repéré et viennent planer au-dessus de la voiture, l'accompagnant quelques kilomètres et se passant le relais d'un vol à l'autre. Les oiseaux plus communs ne s'envolent plus sur son passage et le cercle des animaux terrestres se resserre lentement autour de lui comme s'il avait perdu toute faculté à effrayer. C'est sans doute ce qui

le fait durer. Cet apprivoisement que l'on fait de lui. Il ne loue rien mais il habite bien, alors on le garde.

Un après-midi, il y a une silhouette sur le causse, au milieu des genévriers et le jeune homme arrête la voiture sur le bas-côté. Ça fait des jours qu'il n'a parlé à personne. Il commence à dormir un peu trop et à voler systématiquement de la nourriture, dont il n'a pas besoin et qu'il abandonne et ça devient étrange. Le voilà qui se dirige vers la silhouette. Une petite averse méchante l'accompagne et il se demande, tandis qu'on le regarde venir, ce qui l'oblige à se faire mouiller stupidement.

– Bonjour, dit le jeune homme, bien avant d'arriver. Et puis encore une fois lorsqu'il est arrivé. Bonjour.

C'est un berger, comme il le supposait. Mais pas de la sorte qui vient immédiatement en tête. Celui-là est jeune, à peine quelques années de plus que lui, avec des cheveux et une barbe jusque-là. On dirait un hippie qui se serait trompé d'époque. Il porte une espèce de poncho en plastique vert et un chapeau de toile très large qui le protège de la pluie. Il a de beaux yeux très clairs et il est un peu crasseux aussi. Et puis le jeune homme aperçoit les chèvres, le troupeau, éparpillé parmi les genévriers, et soudain les chiens qui arrivent vers lui en aboyant sans menace.

– Salut, dit le berger en apaisant les chiens d'une main.

Tout de suite le jeune homme s'étonne que les chèvres soient dehors sous la pluie. « Ça ne va pas durer, dit le berger en regardant le ciel gris. Juste un petit grain. » Il a parlé comme un marin. Il ajoute : « Toi aussi tu es sous la pluie » avant de partir dans un rire à clapets qui fait tressaillir sa pomme d'Adam. Et le jeune homme rit aussi, contaminé, et parce que c'est vrai. Il l'est bien plus que n'importe qui car il n'est pas protégé. Il répond en regardant le ciel gris : « Ça ne va pas durer. Juste un petit grain. » Et c'est reparti pour un tour. Ça rit comme des phoques.

Et puis ça lui sort comme ça, sans qu'il sache comment. Le jeune homme s'entend poser la question, celle qu'il a enterrée depuis huit jours et qui commençait à fermenter. « Une maison à louer ? » répète le berger en souriant, comme si c'était le début d'une bonne blague. Le jeune homme hoche plusieurs fois la tête pour confirmer. On dirait un marteau qui enfonce un clou dans une motte de beurre.

Un petit moment passe où hommes, arbres et bêtes sont suspendus aux cintres encyclopédiques du berger. « Je ne vois pas », dit enfin ce dernier. Et puis, tout de suite : « Qu'est-ce que tu cherches comme maison exactement ? » Le jeune homme se met à lui expliquer comment il voit les choses. Il se souvient de ce que sa petite amie a dit, qu'il était difficile, et il se surprend à attendrir le tableau, à rendre ses désirs plus simples. Il veut donner des chances d'exister à sa requête. Et parce

qu'il s'adresse au berger, il est certain de vaincre sa peur s'il l'affronte à nouveau.

Le berger donne de la voix en direction des chiens qui partent rassembler deux ou trois bêtes un peu trop éloignées du troupeau. « Je ne vois pas », dit-il à nouveau en se retournant vers le jeune homme. Il donne l'impression de posséder une demi-douzaine de phrases et il ne les gaspille pas ; comme s'il avait des chiens dans la gorge occupés à regrouper ses phrases pour les glisser l'une après l'autre à l'extérieur. Il a toujours ce sourire très large qui s'étend de la commissure des lèvres jusqu'au coin des yeux. « Mais il y a une solution », dit-il. À cet instant la pluie cesse de tomber. Et le jeune homme perçoit un bruit, le bruit de la pluie qui cesse. Comme si on ôtait d'un seul geste la peau d'un tambour.

– Tu fais comme moi, dit le berger.

## C'EST MAGNIFIQUE

– Un tipi ? s'étonne la petite amie.

– Tu ne sais pas ce que c'est qu'un tipi ? dit le jeune homme.

– Non, dit-elle. Tu rentres tard.

Le jeune homme joint les deux mains par le bout des doigts, coudes écartés, évoquant un triangle.



– Ça te dit quelque chose ?

– Tu n’es pas sérieux, dit-elle. Un *tepee* ! Où tu as été chercher ça ?

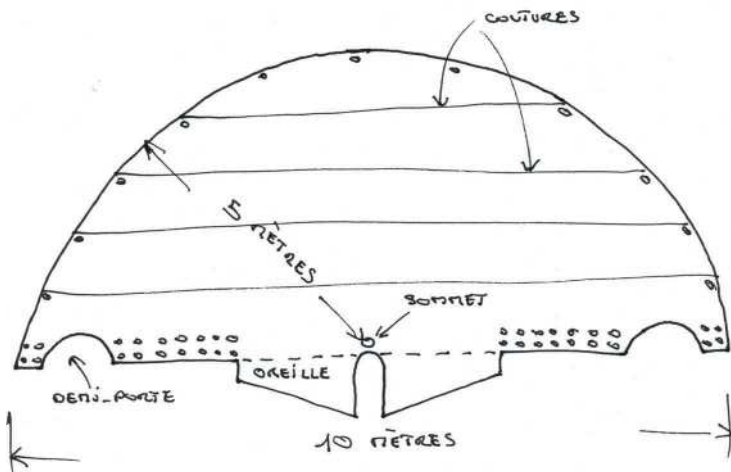
Le jeune homme sort une feuille de sa poche et l’étale sur les cours d’anatomie de sa petite amie. C’est une feuille de papier alimentaire, qui sert habituellement à emballer les fromages et sur laquelle est crayonné un dessin qui ressemble de façon assez précise à un demi-cercle (*voir croquis*).

– C’est la toile déployée, explique le jeune homme.

– C’est quoi cette odeur ? demande la petite amie.

Ça sent le fauve.

En suivant les axes du dessin avec son doigt, le jeune homme part dans une suite d’explications relatives à l’édification d’un tipi. C’est un peu technique pour une



tête d'étudiante en fin de journée mais il est animé d'un enthousiasme contagieux.

– Il y a un plancher avec un lit et des meubles, conclut-il, et au centre un trou entouré de pierres pour le feu. Il est entièrement blanc. C'est magnifique !

– Qu'est-ce qu'on mange ? conclut de son côté la petite amie. Je crève la dalle.

En réalité le tipi du berger n'est pas blanc. Il a été cousu dans de la bâche militaire et il fait plutôt sombre à l'intérieur. Pas de plancher non plus mais une surface de sable, quelques nattes en raphia et les meubles se limitent à de simples étagères et un garde-manger. Le matelas est bien là, recouvert de peaux de chèvres, et un feu aussi, entouré de pierres noircies, comme au centre de la première grotte habitée. Toute la route du retour, le jeune homme a eu le temps de fabriquer sa propre mythologie, de rehausser le confort du lieu pour le rendre assimilable par sa petite amie et peut-être par lui-même. Davantage que des montagnes, il a eu l'impression de revenir d'une autre époque. Il continue de sentir l'odeur des chèvres et de la fumée du feu. Et puis quelque chose d'autre, de beaucoup plus ancien, comme si sa propre enfance, qui n'est pourtant pas si éloignée, datée de plusieurs siècles en arrière, faisait de lui un os survivant.

Quand le jeune homme et le berger sont arrivés au campement, une jeune femme se tenait dans l'enclos des chèvres et était occupée à distribuer du foin dans

les râteliers. Elle portait un bébé enroulé dans un tissu savamment noué autour de ses épaules. Ensuite, ils ont bu le thé dans le tipi, accompagné de petites galettes au gingembre et elle a donné le sein à l'enfant. Elle s'est tout de suite comportée avec le jeune homme comme si elle le connaissait depuis toujours et il en a été très impressionné.

– Un bébé ? s'alarme la petite amie.

– À peine grand comme ça, dit le jeune homme.

– Et il allait bien ? demande-t-elle.

– Ça avait l'air. Peut-être un peu bleu.

– Comment ça bleu ?

– Bleu tunnel, dit le jeune homme. La couleur des morts.

– Quoi ? dit-elle.

– Et la mère aussi, maintenant que j'y pense, bleu tunnel. Et le père, petit problème de son côté, la couleur des morts.

– Crétin ! dit-elle.

On peut estimer que c'est à ce moment-là que tout se termine entre eux, pendant cette soirée. De façon moléculaire encore. Il leur faudra encore plusieurs mois avant de se séparer mais on peut dire que le point de rupture de leur histoire se fait là. Ils sont désormais sur l'autre versant, celui qui descend. Le lien qui leur a permis de se trouver et de se plaire vient de rompre, et il n'y aura plus de protection envers leurs différences, dorénavant trop marquées. Il leur restera un

peu moins d'un an pour solder leur histoire de sexes qui s'entendent si bien. Mais pour le moment c'est encore une soirée presque comme les autres.

– Je n'arrive pas à y croire, dit la petite amie un peu plus tard en cessant brusquement de manger, tu vas vraiment faire l'Indien ?

– Quel Indien ? demande sincèrement le jeune homme.

– Ne fais pas le malin, dit-elle.

Mais le jeune homme a juste trouvé une maison. Un type de maison qui lui correspond. Elle existe depuis longtemps et elle n'existe pas encore. C'est toute sa puissance. Il faut la construire. Tout reste à faire. Il n'a pas peur. On n'a pas peur d'une maison qui ressemble à un vêtement.

– Tes nouilles sont dégueulasses, Grand Chef, conclut-elle.

– Délicieuses, dit-il.

## LE MAGASIN DES BOTTES TROUÉES

Le jeune homme commande un rouleau de cinquante mètres de bâche blanche chez un fournisseur spécialisé. C'est une bâche qui sert habituellement à couvrir les semi-remorques et donc d'une résistance avérée. Il faut plusieurs jours avant qu'elle parvienne

jusqu'à lui et ça laisse le temps de réunir l'ensemble des fournitures, qui ne sont pas si nombreuses : fil à coudre, œillets, corde, pour l'essentiel. Il fait également l'acquisition de vingt mètres de tissu en coton pour la toile intérieure, destinée à maintenir un conduit de circulation d'air avec la toile extérieure. Il la choisit de deux teintes, rouge et verte, pour contraster sur le fond blanc du cône.

La petite amie qui regarde ces préparatifs comme une sorte de légende improbable, comme s'ils n'étaient pas tout à fait réels, est absorbée malgré elle dans l'œil du cyclone et se révèle déterminante. Elle sollicite une tante qui lui fournit une machine à coudre à pédale et le local qui va avec, un ancien garage attenant à la maison. Lorsque la bâche arrive, c'est encore elle qui initie le jeune homme aux rudiments de la couture en ligne droite et à pédale en particulier. Le jeune homme qui a déjà exercé un certain nombre d'emplois divers n'éprouve pas de difficultés particulières. Coudre une bâche ou faire les ongles au rhinocéros, c'est à peu près la même chose et le voilà bientôt qui fait défiler des dizaines de mètres de toile sous le sabot de la machine avec l'impression de réunir les deux bords du ciel.

Régulièrement la porte du local s'ouvre et la tante apparaît avec du thé et des petits gâteaux ondulés.

– C'est quoi cette odeur ? demande la tante. Ça sent la chèvre.

– Aucune raison, dit le jeune homme.

– Tu es impitoyable, dit la tante.

La tante pose son plateau en équilibre sur un bidon d'huile de deux cents litres réformé et à moitié plein de boulons. Elle verse le thé dans les tasses et à peu près autant à côté.

– Tu sais que c'est foutu ? dit-elle en tendant une tasse ruisselante au jeune homme. Ton histoire avec la petite.

– Au contraire, dit le jeune homme, elle commence.

– C'est le début de la fin, dit la tante. Ma main au feu !

– Elle viendra me voir, dit le jeune homme et je viendrai la voir. On forme un couple moderne.

– Mes fesses ! dit la tante. Je ne vois pas la petite faire la navette et encore moins la squaw.

– Je ne fais pas l'Indien, dit le jeune homme.

– C'est ça, dit la tante. Tu me prends pour un flan ? Et moi qui te bichonne. Je devrais te foutre à la porte. Je trahis la petite. Pourquoi je ne te fous pas à la porte ? Tu peux me le dire ? Tu veux une bière ? Ce thé est minable.

Même si ça avance bien, il faut plus de temps que prévu parce que trois coutures vont être estimées nécessaires entre chaque bande pour une bonne résistance au vent et aux intempéries. De plus, au fur et à mesure qu'elle se solidarise, la toile pèse de plus en plus lourd et le sabot de la machine ne parvient plus à l'entraîner automatiquement, n'étant pas conçu pour des travaux

à caractère industriel. Il faut donc que le jeune homme compense en faisant lui-même avancer son ouvrage sous le pied-de-biche, par tronçons de vingt ou trente centimètres, en cadence avec le pédalier.

– Tu connais Little Big Horn ? demande la tante.

– Non, dit le jeune homme.

– Un massacre, dit la tante. Custer, le militaire cinglé, et ses gars ont pris la pâtée. Il l'avait cherché. Et Wounded Knee, ça te dit quelque chose ?

– Non, dit le jeune homme.

– Un massacre, mais dans l'autre sens. Trois cent cinquante victimes, des Lakotas, les femmes et les enfants à la mitrailleuse Hotchkiss. Toute cette histoire, c'est saloperie sur saloperie. Tu sais combien d'Indiens ont été rayés de la carte pour finir ?

– Non, dit le jeune homme.

– Mon Dieu, complètement inculte ! Imagine, chaque fois que tu appuies sur ta pédale, c'est comme si un Indien mourait. Tu peux faire le compte. L'homme blanc est une merde. Tu veux un sandwich ?

– Ça ira, dit le jeune homme.

– Un jour, continue la tante, tu vas finir de coudre.

– J'imagine, dit le jeune homme.

– Et alors ton truc là, sera fini, le tipi.

– C'est prévu comme ça.

– Et qu'est-ce que tu vas faire au milieu des montagnes ? demande la tante. Tu peux me le dire ? Paumé comme un cerf ?

C'est vrai que le jeune homme n'a pas beaucoup pensé à ce qu'il ferait une fois installé dans son tipi. Pas plus qu'il n'avait pensé à ce qu'il ferait dans une maison d'habitation. Faut-il faire quelque chose de particulier ? Il regardera le ciel.

– Je ne sais pas encore, dit le jeune homme. Je verrai sur place.

– Cette question, dit la tante, tu es en train de foutre ta vie en l'air, mon petit lapin. Je dis ça pour t'aider.

Quand toutes les bandes sont cousues ensemble, le jeune homme rassemble la toile, la charge dans sa voiture et se rend au bord de la mer. C'est un matin ensoleillé et une toute jeune lumière fait scintiller les flots jusqu'à l'horizon. Soudain cela fait beaucoup d'espace devant les yeux. C'est étrange d'être là, près de l'eau salée, plutôt qu'au bord d'un lac ou d'une rivière.

Le jeune homme étend son travail sur le sable et ça devient très vite le plus grand rectangle qu'il ait jamais vu, hormis les terrains de sport. On dirait la nappe d'un immense festin. Un tapis volant. Partant du milieu du grand côté, le jeune homme attache une ficelle de cinq mètres de long à un piquet et au bout de laquelle il noue un crayon de charpentier. Et ainsi, comme avaient pu le faire les Indiens avant lui, ou d'autres géométriciens avant eux, les premiers astronomes comme les premiers philosophes pour comprendre l'écriture du monde, il trace un arc de



cercle, la ligne de terre du tipi, avec l'application d'un enfant aux commandes d'un compas gigantesque et signant un traité magique entre le ciel et le sol.

*(Voir croquis.)*

Le gros stylo Ford dans lequel se tenait le jeune homme est devenu un crayon de charpentier entre ses doigts. Le grand a pondé le petit pour révéler le dessin de son habitation. En se laissant parcourir, en se laissant attendrir, la géographie s'est comme condensée pour devenir une simple bâche sur le sable d'une plage. Ce n'est pas autrement que quelquefois du passé surgit le présent.

Tandis qu'il travaille, un jogger matinal s'arrête, intrigué par cette activité qui ressemble à tout autre chose.

